

« J'ai vu tellement d'atrocités que je n'ai plus peur »

La Croix - vendredi 14 août 2026



Religion & Spiritualité

ces religieuses qui portent le monde (5/6)

— Tout au long de l'été, *La Croix* présente des portraits de religieuses engagées sur des zones de fractures.

— Aujourd'hui, sœur Angèle Gapio, coordinatrice des urgences de la Caritas à Bunia, en République démocratique du Congo, une région minée par la guerre et Ebola.



A 50 ans, sœur Angèle Gapio a vu toutes les horreurs de la guerre dans l'est de la RD-Congo, où elle a grandi, miné depuis près de trois décennies par les conflits. « Des maisons qui brûlent, des personnes enterrées vivantes ou découpées à la machette, des enfants tués... », égrene-t-elle tristement, en visio depuis le nord-est du pays à la frontière avec le Soudan du Sud, où elle s'est rendue pour secourir des déplacés soudanais après une nouvelle vague de violences.

Depuis 2017, la coordinatrice des urgences du bureau de Caritas du diocèse de Bunia (Ituri), sillonne les zones les plus dangereuses de cette région ensanglantée par une myriade de milices communautaires et les rebelles des Forces démocratiques alliées (ADF, liées à Daesh). Distribution de riz, de savons, de vêtements, prières... « J'aide les plus

« J'ai moi aussi été déplacée par la guerre, ce qui a fait grandir mon amour des pauvres, et renforcé ma foi. »

vulnérables : femmes, enfants, vieux, malades et mutilés de guerre... Ils souffrent terriblement, je les console et les encourage à tenir bon », rapporte la religieuse, membre de la Congrégation des sœurs servantes de Jésus de Bunia.

Dans cette région parmi les plus pauvres au monde, tout est urgent : malnutrition chronique, déplacements massifs des populations, épidémies... En mai dernier, une



Sœur Angèle Gapio à Bunia (République démocratique du Congo), le 6 août. Daniel Bourna pour La Croix

flambée du virus Ebola, la plus importante jamais enregistrée en RD-Congo avec plus de 3500 cas déjà recensés, a aggravé la crise. A Bunia, l'épicentre de l'épidémie, sœur Angèle a elle-même failli être infectée en allant prier pour les défunts dans une morgue probablement contaminée. « Au début, on ne savait pas que c'était Ebola, on voyait une dizaine de corps arriver chaque jour... Heureusement, je ne les ai pas touchés, comme si Dieu m'avait prévenue », raconte-t-elle.

Avec son mégaphone et ses affi-

chettes à la main, elle multiplie depuis les sensibilisations pour lutter contre la propagation du virus dans les camps de déplacés. « Il y a eu beaucoup de morts : au début personne ne voulait croire que c'était Ebola, ils disaient que c'était des empoisonnements, ou de la sorcellerie », regrette-t-elle.

Pour se déplacer, Angèle Gapio doit parcourir de longues pistes en terre cahoteuses en 4x4, braver des forêts à moto et même des rivières en pirogue. Les voyages sont longs et dangereux : il lui faut souvent

passer par des routes régulièrement attaquées par les groupes armés. « Je suis obligée de porter un pantalon sous ma robe, pour me protéger au cas où. Je prends aussi des vieux téléphones pour leur donner s'ils m'arrêtaient », indique-t-elle. Elle ne cache pas sa croix autour de son cou, ni son voile. « Mon statut me protège, les miliciens ne me touchent pas. Je leur parle doucement pour les convaincre d'arrêter leurs exactions quand je les vois », assure-t-elle. Malgré le danger, elle discute avec les belligérants pour promou-

ce qui l'inspire

« Les monts Bleus »

« J'aime regarder cette chaîne de montagnes, située à quelques kilomètres de Bunia. Quand j'étais enseignante, nous allions nous y promener avec les enfants. J'aime me balader pour prendre l'air et admirer la nature du Congo. Quand je regarde mon pays, ses rivières, sa terre, toutes ses richesses malgré les guerres, cela me conforte dans l'idée que Dieu existe. Nous n'aurions pas une si belle terre sinon. Tout ce que les hommes font, Dieu le laisse faire pour le moment. Mais un jour, il y mettra fin pour que cette terre, qui est en train d'être salie et violentée, retrouve sa beauté originelle. »

Recueilli par Sophie Douce

voir le dialogue et la paix. Alors que les rebelles des ADF multiplient les massacres contre les civils et ciblent des églises dans l'Ituri, Angèle Gapio refuse de céder à la terreur. « J'ai vu tellement d'atrocités que mon cœur s'est endurci pour pouvoir supporter, je n'ai plus peur », insiste celle qui se dit prête à « servir le Seigneur jusqu'au bout ».

Et si elle n'a plus peur, c'est aussi parce qu'elle a déjà frôlé la mort. C'était en pleine deuxième guerre du Congo, en 2002. Elle avait alors 25 ans, et travaillait comme directrice d'école à Geti. « Des rebelles sont entrés dans le couvent, deux hommes ont commencé à s'en prendre à moi, je me suis défendue », raconte cette ancienne enseignante, qui a dirigé plusieurs écoles catholiques dans la région.

À cause des tueries, Angèle Gapio a dû fuir à plusieurs reprises, allant jusqu'à se réfugier au Soudan du Sud en 2008 face aux exactions sanglantes des rebelles ougandais de l'Armée de résistance du Seigneur (« Lord's Resistance Army » en anglais). « J'ai moi aussi été déplacée par la guerre, ce qui a fait grandir mon amour des pauvres, et renforcé ma foi », confie-t-elle. Née à Aru (Ituri), à la frontière ougandaise, Angèle Gapio rêvait déjà, enfant, de devenir religieuse. « Je voulais aider les pauvres. Mes études à l'internat m'ont ensuite donné le goût de la vie communautaire », explique celle qui est rentrée au couvent à 19 ans, avant de suivre une licence en développement rural à l'université. Son souhait le plus cher : « Qu'un jour, la guerre finisse enfin. »

Sophie Douce, correspondance particulière à Bunia (République démocratique du Congo)

La semaine prochaine
Sœur Christin Joseph

À 50 ans, sœur Angèle Gapio a vu toutes les horreurs de la guerre dans l'est de la RD-Congo, où elle a grandi, miné depuis près de trois décennies par les conflits. *« Des maisons qui brûlent, des personnes enterrées vivantes ou découpées à la machette, des enfants tués... »*, égrène-t-elle tristement, en visio depuis le nord-est du pays à la frontière avec le Soudan du Sud, où elle s'est rendue pour secourir des déplacés soudanais après une nouvelle vague de violences.

Tout au long de l'été, La Croix présente des portraits de religieuses engagées sur des zones de fractures. Aujourd'hui, sœur Angèle Gapio, coordinatrice des urgences de la Caritas à Bunia, en République démocratique du Congo, une région minée par la guerre et Ebola.

Depuis 2017, la coordinatrice des urgences du bureau de Caritas du diocèse de Bunia (Ituri), sillonne les zones les plus dangereuses de cette région ensanglantée par une myriade de milices communautaires et les rebelles des Forces démocratiques alliées (ADF, liées à Daesh). Distribution de riz, de savons, de vêtements, prières... *« J'aide les plus vulnérables : femmes, enfants, vieux, malades et mutilés de guerre... Ils souffrent terriblement, je les console et les encourage à tenir bon »*, rapporte la religieuse, membre de la Congrégation des sœurs servantes de Jésus de Bunia.

Dans cette région parmi les plus pauvres au monde, tout est urgent : malnutrition chronique, déplacements massifs des populations, épidémies... En mai dernier, une flambée du virus Ebola, la plus importante jamais enregistrée en RD-Congo avec plus de 3 500 cas déjà recensés, a aggravé la crise. À Bunia, l'épicentre de l'épidémie, sœur Angèle a elle-même failli être infectée en allant prier pour les défunts dans une morgue probablement contaminée. *« Au début, on ne savait pas que c'était Ebola, on voyait une dizaine de corps arriver chaque jour... Heureusement, je ne les ai pas touchés, comme si Dieu m'avait prévenue »*, raconte-t-elle.

Avec son mégaphone et ses affichettes à la main, elle multiplie depuis les sensibilisations pour lutter contre la propagation du virus dans les camps de déplacés. *« Il y a eu beaucoup de morts : au début personne ne voulait croire que c'était Ebola, ils disaient que c'était des empoisonnements, ou de la sorcellerie »*, regrette-t-elle.

Pour se déplacer, Angèle Gapio doit parcourir de longues pistes en terre cahoteuses en 4x4, braver des forêts à moto et même des rivières en pirogue. Les voyages sont longs et dangereux : il lui faut souvent passer par des routes régulièrement attaquées par les groupes armés. *« Je suis obligée de porter un pantalon sous ma robe, pour me protéger au cas où. Je prends aussi des vieux téléphones pour leur donner s'ils m'arrêtent »*, indique-t-elle. Elle ne cache pas sa croix autour de son cou, ni son voile. *« Mon statut me protège, les miliciens ne me touchent pas. Je leur parle doucement pour les convaincre d'arrêter leurs exactions quand je les vois »*, assure-t-elle. Malgré le danger, elle discute avec les belligérants pour promouvoir le dialogue et la paix. Alors que les rebelles des ADF multiplient les massacres contre les civils et ciblent des églises dans l'Ituri, Angèle Gapio refuse de céder à la terreur. *« J'ai vu tellement d'atrocités que mon cœur s'est endurci pour pouvoir supporter, je n'ai plus peur »*, insiste celle qui se dit prête à *« servir le Seigneur jusqu'au bout »*.

Et si elle n'a plus peur, c'est aussi parce qu'elle a déjà frôlé la mort. C'était en pleine deuxième guerre du Congo, en 2002. Elle avait alors 25 ans, et travaillait comme directrice d'école à Geti. *« Des rebelles sont entrés dans le couvent, deux hommes ont commencé à s'en prendre à moi, je me suis défendue »*, raconte cette ancienne enseignante, qui a dirigé plusieurs écoles catholiques dans la région.

À cause des tueries, Angèle Gapio a dû fuir à plusieurs reprises, allant jusqu'à se réfugier au Soudan du Sud en 2008 face aux exactions sanglantes des rebelles ougandais de l'Armée de résistance du Seigneur (« Lord's Resistance Army » en anglais). *« J'ai moi aussi été déplacée par la guerre, ce qui a fait grandir mon amour des pauvres, et renforcé ma foi »*, confie-t-elle. Née à Aru (Ituri), à la frontière ougandaise, Angèle Gapio rêvait déjà, enfant, de devenir religieuse. *« Je voulais aider les pauvres. Mes études à l'internat m'ont ensuite donné le goût de la vie communautaire »*, explique celle qui est rentrée au couvent à 19 ans, avant de suivre une licence en développement rural à l'université. Son souhait le plus cher : *« Qu'un jour, la guerre finisse enfin. »*

Sophie Douce, correspondance particulière à Bunia (République démocratique du Congo)

La semaine prochaine Soeur Christin Joseph